

11 novembre 1918 Armistice

SAINT-GUILHEM-LE-DÉSERT

Cérémonie de commémoration

Mardi 11 novembre 2025
à 11h00
(RDV Place de la liberté)

Avec la participation
de la jeunesse du
village

**Suivie du verre
de l'amitié**
(Max Rouquette)



La cérémonie du 11 novembre, qui marque l'armistice de 1918, a rassemblé de nombreux Sauta-Roc, témoignant ainsi de l'importance que revêt cette date dans notre mémoire collective. Cette commémoration a été marquée par l'implication active de la jeunesse de notre commune : distribution de bleuets, collecte en faveur du Souvenir Français et dépôt d'une gerbe au pied du monument aux morts.

En plus de la lecture du discours de madame la ministre des armées et celui prononcé par monsieur le maire, nos jeunes ont pris la parole pour lire des textes illustrant toute l'horreur de la guerre. Leur engagement dans cet événement témoigne de la volonté des jeunes générations de se souvenir des sacrifices du passé et de transmettre les valeurs de paix et de solidarité.

Nous remercions Eloise, Lilas, Louise, Elian et Tofene pour leur participation !

La cérémonie s'est achevée autour du verre de l'amitié servi à l'espace Max Rouquette.

Retrouvez ci-après les discours et lectures de cette commémoration 2025.



**Message de Madame Catherine VAUTRIN,
ministre des Armées et des Anciens combattants
et de Madame Alice RUFO,
ministre déléguée auprès de la ministre des Armées et des Anciens
combattants
11 novembre 2025**

Lecture : Jean-Philippe Moresmau, premier adjoint

Le 11 novembre, la France écoute battre son cœur. Elle se recueille devant les noms de ceux qui ont donné leur vie pour que nous vivions libres. Elle se rassemble pour commémorer la victoire et célébrer la paix.

C'était il y a 107 ans. Au fracas des armes succédait le silence des plaines dévastées de Champagne, des vallées de la Meuse, des forêts d'Argonne.

Ce silence portait le poids immense de ceux qui étaient morts, durant quatre années, dans les grandes batailles, couchés dessus le sol ou ensevelis sous la boue.

Un million quatre cent mille soldats « tombés au champ d'honneur», autant de familles meurtries. Quatre millions de blessés et de mutilés. Et parmi ceux apparemment indemnes, combien de nuits hantées par des terreurs sans fin.

Chaque année, devant les monuments de nos communes, les générations se rejoignent.

Unis dans cette mémoire, nous rendons visible l'idéal qui nous tient debout, le sens que nous avons donné à notre histoire, le projet collectif que nous poursuivons par-delà les tragédies. « Construire un ordre tel que la liberté, la sécurité et la dignité de chacun y soient garanties », selon les mots du général de Gaulle en 1941. Ce projet porte un nom : la République.

La République a donné à chaque soldat mort pour la France, aussi anonyme soit-il, d'être honoré à la place la plus élevée : celle qu'occupe la tombe du Soldat inconnu sous l'Arc de Triomphe.

En lui s'incarne le sacrifice de tous les morts pour la France, d'hier et d'aujourd'hui, jusqu'à ceux qui, loin de chez eux, sont tombés en Indochine, en Algérie, dans les Balkans, en Afrique, en Afghanistan, au Levant.

En lui se mêlent leurs visages venus de tous horizons. Ceux des fusiliers marins bretons et des tirailleurs sénégalais, unis dans le même héroïsme à Dixmude. Ceux tombés à Verdun et sur les plages de Provence. Ceux des francs-tireurs et partisans, et des résistants du réseau Alliance. Ceux de ces combattants venus d'Afrique, du Pacifique, des Amériques et d'Asie, qui reposent désormais dans le sol de France, sous les croissants, les étoiles, ou les croix des carrés militaires. Ceux des incorporés de force alsaciens et mosellans, pris dans le drame intime de leur conscience. Ceux qui croyaient au ciel et ceux qui n'y croyaient pas.

Sur ce soldat de tous les âges et de toutes les origines, la flamme du souvenir ne s'est jamais éteinte.

Il y a cent ans, en 1925, était organisé aux Invalides le premier atelier de confection du Bleuet de France. Devenue le symbole de la solidarité avec le monde combattant, cette petite fleur qui poussait dans les tranchées témoigne de la force d'âme de la Nation.

Force d'âme qu'ont rappelée les commémorations du 80e anniversaire des débarquements, de la Libération et de la Victoire, dans une époque, la nôtre, où nous réapprenons que la guerre est possible

. Assistant depuis Londres au péril qui pesait sur la survie même de la France, la philosophe Simone Weil offrait en 1942 une définition du patriotisme que chacun peut faire sienne : « le sentiment de tendresse poignante pour une chose belle, précieuse, fragile et périssable ».

Ce patriotisme demeure une nécessité vitale. Marc Bloch, « l'homme des Lumières dans l'armée des ombres », en incarna l'exemple. Son entrée au Panthéon le 16 juin prochain, décidée par le Président de la République, rappelle que l'esprit de défaite est toujours un poison mortel.

La flamme qui l'animait fut une invincible espérance, l'espérance de ceux qui ont décidé d'être forts pour protéger ce qui est juste.

Cette espérance que symbolisaient déjà dans le ciel de Reims, le 11 novembre 1918, les tours restées debout de la cathédrale martyre. Le 8 juillet 1962, sous ses voûtes reconstruites, était scellée la réconciliation franco allemande, pour que l'Europe vive libre et en paix.

Car là sera toujours l'espérance de la France, fidèle au sacrifice de ses anciens, à ses valeurs et à ses promesses, consciente de sa vocation universelle au service de la paix.

Vive la République. Vive la France !



Lecture par Eloise

Lettre d'Eugène, le 30 mai 1917

Léonie chérie

J'ai confié cette dernière lettre à des mains amies en espérant qu'elle t'arrive un jour afin que tu saches la vérité et parce que je veux aujourd'hui témoigner de l'horreur de cette guerre.

Quand nous sommes arrivés ici, la plaine était magnifique. Aujourd'hui, les rives de l'Aisne ressemblent au pays de la mort. La terre est bouleversée, brûlée. Le paysage n'est plus que champ de ruines. Nous sommes dans les tranchées de première ligne. En plus des balles, des bombes, des barbelés, c'est la guerre des mines avec la perspective de sauter à tout moment. Nous sommes sales, nos frusques sont en lambeaux. Nous pataugeons dans la boue, une boue de glaise, épaisse, collante dont il est impossible de se débarrasser. Les tranchées s'écroulent sous les obus et mettent à jour des corps, des ossements et des crânes, l'odeur est pestilentielle.

Tout manque : l'eau, les latrines, la soupe. Nous sommes mal ravitaillés, la galetouse est bien vide !

Je pense à celle qui a vu partir au front son père et ses frères je pense à ces femmes parties soigner les blessés je pense à la fiancée qui ne reverra pas son bien-aimé je pense à la mère qui n'embrassera plus son fils je pense à celle devenue trop tôt veuve couvant son nourrisson Pourquoi ces guerres qui tuent des pères Pourquoi ces guerres qui tuent des frères Le chagrin dresse les murs d'une prison



Lecture par Lilas

Le dormeur du Val Arthur Rimbaud (1870)

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons

D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.



Louise et Tofene, à deux voix :

L'inoubliable
Henry-Jacques, La symphonie héroïque, Les Belles Lettres, 1921

C'est l'heure. Un lourd silence étalé sur la plaine.
Des hommes dans un trou attendent, l'arme au poing.
L'armistice, la fin ? — Ces gars y croient à peine,
L'avenir et la paix leur paraissent trop loin.

On ne se battrait plus ? Quatre longues années
Peuvent-elles finir en un jour, sans effort ?

La guerre écrase encor leur vie emprisonnée
Quand le destin fait grâce et repousse la mort.

Mais des clairons là-bas sonnent... c'est la retraite !
Des cloches ?... c'est le bourg à peine délivré.
Une angoisse inconnue fait se courber les têtes,
Les cœurs sont trop petits pour cet instant sacré.

Des larmes ont brillé sous toutes les paupières,
La joie et la douleur se tiennent par la main.
Ces larmes, je le jure, ont été les premières,
Et coulaient du désir dont l'esprit était plein.

Tu te croyais un homme et voilà que tu pleures,
Lazare inconscient tiré d'entre les morts.
Cette heure soit bénie entre toutes les heures
Qui a brisé la guerre et vu frémir les forts.

Sais-tu, clairon, ce que tu sonnes ? C'est la vie,
C'est l'espoir éveillant la triste humanité.
Frères, embrassez-vous, car la guerre est finie,
Paix sur la terre à ceux de bonne volonté.

Avant de dépouiller la défroque de guerre,
Nous irons vers nos morts semés comme le grain,
Nos copains de douleur, nos compagnons, nos frères,
Les pas chançards qui sont partis avant la fin.

Il ne faut pas surtout ceux-là qu'on les oublie :
Tous, les gens de l'arrière et les gens de l'avant,
Faites place en vous-même à ces pâles hosties,
Ce sera toujours peu que d'y songer souvent.

Nous ? Qu'importe ! Qui s'occupera de nous autres,
Ces gibiers à canon que leur chance a sauvés ?
Dans le monde oublié de ses anciens apôtres
Nous reprendrons sans bruit l'ouvrage inachevé.

La vie sera pour nous, peut-être, tutélaire.
Nous n'en voulons qu'un peu de douceur et d'amour.
Après avoir donné la justice à la terre,
Nous la voulons à notre tour.

L'adversité sur nous trouvera moins de prise ;
Nous serons patients, forts de l'avoir été ;
Nous haïrons les sots, les mufles, la bêtise ;
Nous haïrons surtout la guerre, sans pitié.

Mais, vieillis avant l'âge, une épaisse fatigue
Nous posera longtemps sa griffe sur les reins.
Puisse notre énergie depuis qu'on la prodigue
Avoir assez d'élan pour nous remettre en train.

Car ce serait, mon Dieu, une peine infinie
Que d'avoir tout donné sans avoir retenu
Un peu de cette ardeur nécessaire à la vie
Et de se sentir lâche auprès de l'inconnu.

Sonne, clairon, ce qui finit, ce qui commence ;
Leur pensée rend pareils les vainqueurs aux vaincus.
Clairon, sonne et tais-toi. Jusqu'à cette heure immense
Nous voulons oublier que nous avons vécu.

Et demain, grâce au temps colporteur d'espérance,
Nous n'aurons plus — si nous savons devenir vieux —
Qu'un souvenir confus de la grande souffrance,
Ce qui reste au matin d'un rêve ténébreux.



Discours de Monsieur Robert Siegel, maire de Saint-Guilhem-le-Désert

Merci les enfants de la lecture de ces textes magnifiques et douloureux.

Le premier qui met le doigt sur la souffrance et le désespoir des soldats pendant l'interminable conflit que fut la 1^{ère} Guerre Mondiale.

Le second que l'on doit à Rimbaud - que je vous avais lu en 2020 - qui souligne l'amertume de voir qu'il faut la guerre et son lot de morts pour que revienne la paix

Le troisième qui passe en revue les sentiments qui se bousculent au moment où les armes se taisent enfin et laissent les hommes désabusés sur ce qu'ils ont vécus et ce qu'ils vont vivre avec ce poids.

*Sonne, clairon, ce qui finit, ce qui commence ;
Leur pensée rend pareils les vainqueurs aux vaincus.*

Et je retiendrais surtout cette difficulté du souvenir :

*Et demain, grâce au temps colporteur d'espérance,
Nous n'aurons plus — si nous savons devenir vieux —
Qu'un souvenir confus de la grande souffrance,
Ce qui reste au matin d'un rêve ténébreux.*

Car, au moment de cette sixième commémoration du mandat de la Victoire de 1918 et du retour de la Paix, face à notre « poilu », je fais le constat amer que la principale raison de notre présence, - au-delà du fait d'honorer la souffrance et le sacrifice de tant d'hommes, - devrait être de collectivement nous souvenir du « Plus jamais ça ! »

Quand la guerre « frappe » à nouveau à notre porte, que les budgets militaires enflent, et que l'on pronostique les dates de l'élargissement du conflit russo-ukrainien, présenté comme inévitable, comment ne pas voir aussi une faillite de nos souhaits formulés d'année en année, de commémoration en commémoration.

Alors encore une fois, je voudrais vous rappeler et en faire notre maxime, ces mots de Jacques Prévert, dont la poésie a été marquée par la guerre :

« Je sais, un peu partout, tout le monde s'entretue, c'est pas gai, mais d'autres s'entrevivent, j'irai les retrouver. »

C'est autour de cette volonté que je vous propose une minute de silence. Puis nous entonnerons notre hymne national.

mairie de Saint-Guilhem-le-Désert

Grand Chemin du Val de Gellone, 34150, Saint-Guilhem-le-Désert

Cet email a été envoyé à {{contact.EMAIL}}

Vous avez reçu cet email parce que vous vous êtes inscrit à notre newsletter.

[Se désinscrire](#)

